

Traverse. Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire

Autor(en): **Walter, François**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **46 (1996)**

Heft 1: **Öffentlichkeit = L'espace public**

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

zur historischen Fotografie in der Schweiz. Es berührt im übrigen die noch wenig erforschte Geschichte der illustrierten Presse (Schweizer Heim, Schweizer Familie, Zürcher Illustrierte) und bildet eine Art Fortsetzung des 1989 im gleichen Verlag erschienenen Bandes zu Theo Frey sowie des von Paul Hugger herausgegebenen Bandes «Der schöne Augenblick. Photographien des Alltages» (1989).

Georg Kreis, Basel

Traverse. Zeitschrift für Geschichte / Revue d'histoire. Zurich, Chronos Verlag, 1994, n^{os} 1, 2 et 3.

Nul n'est besoin de souligner l'extraordinaire dynamisme des éditions Chronos à Zurich et les services éminents qu'elles rendent à la communauté des historiens. Il leur manquait encore un fleuron, une revue originale et de haut niveau à l'image de la maison. C'est chose faite depuis deux ans avec *Traverse*, un périodique qui propose trois numéros par an. Pour les francophones, l'appellation a des réminiscences un rien psychanalytiques mais on devine aisément l'intention des rédacteurs de se poser au travers des habitudes, comme trait d'union entre les régions, les disciplines, les praticiens et les lecteurs. Patronnée par une liste d'historiens chevronnés et réputés, la revue est animée par un comité de rédaction de jeunes historiens dont la caractéristique est de ne pas être attachés à des lieux institutionnels.

Au seuil du premier numéro, un petit texte définit les objectifs de la revue. Apparemment rien de très révolutionnaire puisqu'on y trouve les affirmations usuelles sur le «renouvellement important et continu de la science historique», la nécessité de «l'ouverture aux sciences voisines» (on ne dit pas lesquelles), le besoin de «rompre les cloisonnements académiques, linguistiques et régionaux» ainsi que le souci de «donner les moyens à l'histoire d'être effectivement une connaissance pour le présent». Tout cela est très légitime mais ne suffit pas à donner une véritable ligne éditoriale. *Traverse* semble s'en défendre d'ailleurs, les deux spécificités majeures étant au contraire l'ouverture – «un nouveau forum aussi ouvert que possible» – et la diversité. La parole et la revue appartiendront donc aux «audacieux» qui sauront les prendre, sans craindre les prises de position «dont on espère, proclame sans ambages une version française musclée de l'éditorial, qu'elles n'auront pas la tiédeur des médiocres»! Enfin, comme toute nouvelle parution, *Traverse* souhaite se démarquer de la production existante. Elle tient le pari selon lequel l'offre actuelle de revues historiques est, selon elle, insuffisante en Suisse et désigne au passage, sans polémique d'ailleurs, la racine du mal. D'une part, les revues existantes émanent pour l'essentiel de sociétés bien implantées dans le paysage institutionnel. D'autre part, la recherche n'a pas de structure adéquate en dehors de l'université.

Chaque livraison présente la même structure originale qui confère une allure extérieure agréable de type magazine, propre à inciter le lecteur à flâner au rythme des rubriques. Des résumés substantiels – en français pour les articles en allemand, en allemand pour les textes français – ajoutent à la convivialité. En ouverture un portrait non dénué d'intimisme où l'on rencontre avec plaisir Ester Boserup dialoguant avec Jon Mathieu puis le généalogiste bâlois Werner Hug et enfin l'écrivain Eveline Hasler. Chaque numéro est ensuite construit autour d'un dossier thématique comprenant un noyau dur de contributions, un intermède photographique créatif autour du thème et une série d'essais parfois plus polémiques. Le choix des thèmes de l'année 1994 renvoie naturellement à l'actualité et aux grandes

questions de société. La perspective est attrayante mais le pari probablement difficile à tenir à long terme. Pour terminer, la revue enchaîne des rubriques «débat» (sur un thème de méthode) et «document» (avec la publication commentée d'une source originale) ainsi qu'une série de comptes-rendus et un agenda. Sur ce point, il faut souligner l'effort des rédacteurs de fournir des notes de lecture en rapport avec le dossier thématique. *Traverse* réussit l'exploit de les publier rapidement avec le risque, il est vrai sympathique, de confier les livres à des rapporteurs parfois un peu naïfs dans leurs appréciations et dont la franchise n'exclut pas la complaisance.

Mais revenons aux dossiers qui occupent l'essentiel de la surface rédactionnelle. Le premier numéro (1994/1: «Saufen, Rauchen, Spritzen, Schlucken: Drogen und Sucht / Picoler, fumer, se piquer, avaler: des comportements face aux drogues et à la dépendance») porte sur les drogues et la dépendance. La problématique est introduite par un article très général et assez classique de Hasso Spode qui donne sa profondeur historique à nos réactions actuelles vis-à-vis de l'alcoolisme. À côté d'attitudes de longue durée (comme la perception différenciée de l'ivresse chez l'homme ou la femme), l'auteur souligne les changements qui jalonnent la construction sociale de la notion d'alcoolisme en parallèle avec celle de dépendance. La fin du XIX^e siècle est évidemment un tournant décisif dans la définition des attitudes envers l'alcool. Sur ce point, l'analyse est un peu rapide: il nous manque encore une contextualisation serrée de la production des nouveaux concepts, celui de dégénérescence ou de mal héréditaire par exemple. Or, la contribution de Hermann Fahrenkrug sur la prohibition de l'absinthe, malgré le recours à «l'approche constructiviste de la sociologie», ne nous apprend rien de bien nouveau. Par contre, l'article de Jakob Tanner, le meilleur du recueil, ouvre des perspectives nouvelles à la recherche. L'auteur a mis au jour les dossiers d'un procès bâlois de 1931 concernant le trafic d'héroïne. Sans céder à la tentation d'actualiser la problématique, Tanner souligne au contraire les enjeux du temps qui se concentrent sur des questions économiques – le contrôle par les entreprises chimiques de la production des alcaloïdes – et internationales (la police des stupéfiants) lesquelles ont motivé l'élaboration de la première loi du genre en Suisse (loi sur les stupéfiants de 1924). Toutes les autres contributions émanent de non-historiens (médecin, sociologue, ethnologue et ergothérapeute). En elles-mêmes non dénuées d'intérêt, elles n'ont quasiment pas d'ancrage dans la durée. Qu'est-ce que peut bien apporter à l'histoire une analyse sur la boulimie et les régimes amaigrissants? Nous touchons là à l'un des problèmes majeurs de *Traverse*. L'éditeur nous annonce une revue d'histoire et, tout compte fait, on s'aperçoit que l'histoire a la portion congrue dans les trois numéros parus en 1994. Prétendre à l'interdisciplinarité est à l'évidence indispensable aujourd'hui. Encore faut-il définir une pratique négociée de l'interdisciplinarité. Ici, nous nous trouvons face à la juxtaposition d'apports disciplinaires au niveau scientifique très inégal à moins que donner des textes allant du magazine grand public à la revue spécialisée soit l'interprétation que les rédacteurs donnent à l'«ouverture». Construire l'interdisciplinarité consiste non pas à gommer les identités disciplinaires pour se retrouver autour d'une vague méthodologie commune mais bien à définir des objets communs et de privilégier la réflexion sur le temps et la constitution des différentes durées. Rien de cela dans le projet de *Traverse* où le mélange des genres et des niveaux d'analyse, le flou affiché dans la définition du public cible, est préjudiciable à l'image de marque de la revue.

Et le malaise s'accroît encore à la lecture du deuxième numéro (1994/2: «Stadt

entziffern / Déchiffrer la ville»). Plus éclaté que le précédent, le dossier thématique est un fourre-tout sans ligne directrice. Il n'y a même plus de contribution générale d'initiation à la problématique. On remarquera surtout le bel article de Gabriela Signori sur le statut changeant des saints patrons des villes de Strasbourg et de Mayence à l'époque médiévale. Daniel Kurz présente brièvement la conception social-démocrate de la planification urbaine durant l'entre-deux-guerres, un sujet déjà bien documenté par la littérature secondaire, en insistant sur le cas de Zurich. Un florilège de Corinne Walker enrichit l'image de Genève d'après les récits de voyage. Le reste est assez curieux: entre les images visuelles et les images sonores, on guette les poncifs féministes. C'est sans doute l'un des mérites de *Traverse* de donner leur juste place aux historiennes. Mais qu'on nous épargne de sombrer de *Traverse* en travers. On veut bien que l'anthropomorphisme architectural de Vitruve repose sur un canon esthétique et géométrique masculin. De là découlerait le fait que la planification urbaine reflète unilatéralement les besoins masculins d'espace. Soit. Mais tout va changer puisque des femmes architectes commencent à dessiner des abris-bus! Voilà un style de démonstration qui nuit singulièrement au projet scientifique.

Reste le troisième volume de l'année (1994/3: «Die Schweiz und ihr Europa – Nation, Region, Identität / La Suisse et son Europe – Nation, Région, Identité»). Le titre est prometteur et le sujet accrocheur – la construction de l'identité helvétique dans ses interdépendances avec l'Europe – est propre à réunir historiens, politologues et autres spécialistes des sciences sociales – en tout onze auteurs et un livre de trois cents pages. Pour une fois, les historiens dominant et l'on s'en réjouit. Nous ne ferons que mentionner les recherches originales de Sandro Guzzi sur l'intégration du Sottoceneri dans l'espace helvétique entre 1790 et 1820 et l'analyse exemplaire de Martin Leuenberger concernant la perception très contrastée des réfugiés de 1848 et des juifs français à Bâle-Campagne. Le versant politologique du dossier ne manque pas d'intérêt non plus mais, comme précédemment, demeure en marge des préoccupations historiennes. L'effet de surprise vient surtout du rapprochement insolite de deux poids lourds de l'histoire suisse, Hans Ulrich Jost et Hansjörg Siegenthaler. Du premier, *Traverse* publie une lecture européenne de l'histoire suisse. Une bonne synthèse utile à introduire un public cultivé et les étudiants de premier cycle à la conception actuelle de l'histoire nationale. Le professeur lausannois joue néanmoins sur les mots quand il appelle à une «histoire européenne de la Suisse», ignorant curieusement que deux ans avant lui, Jean-François Bergier a fait paraître un petit livre remarqué sur ce thème ou feignant de croire qu'on puisse encore écrire une histoire nationale sans intégrer les contraintes des facteurs extérieurs sur l'évolution politique interne et sur la formation de la culture politique suisse en particulier. Commentant la création de l'Etat fédéral en 1848, il conclut: «Il n'y a aucune raison valable de relativiser, en l'état actuel de la recherche, le rôle dominant du facteur économique dans la formation de l'Etat national de 1848» (p. 28). Et pourtant, une centaine de pages plus loin, Hansjörg Siegenthaler, actuellement le meilleur historien de l'économie suisse contemporaine, nuance ce qu'il considère comme l'une des interprétations les plus anciennes de la période. Il met nettement en cause la plausibilité de l'hypothèse qui fait du besoin d'un marché intérieur l'une des motivations des changements institutionnels de la Suisse du XIX^e siècle. Quand Jost affirme que la Suisse «avait impérativement besoin d'un espace économique unifié», Siegenthaler rétorque: «Es ist sehr fraglich, ob die Binnenintegration der Märkte wirklich ein

vordringliches Desideratum war.» L'apport de l'historien zurichois est évidemment considérable et l'on ne peut que se réjouir d'avoir, en quelques pages, à disposition une sorte de condensé de la pensée de cet auteur. Réputé difficile de par son approche très théorique de l'histoire économique, Siegenthaler fournit ici une interprétation très suggestive de la construction de la catégorie de nation dans le contexte helvétique. Sa démarche est très proche de ce qu'on appelle en français «l'économie des conventions». En situation d'insécurité, les sociétés tentent de trouver de nouvelles formes de liens sociaux et négocient de nouvelles normes qui bientôt paraîtront aller de soi. C'est ce qui se passe en Suisse durant les années 1830–1840 quand la société suisse procède en quelque sorte à une sélection des possibles à partir du stock d'informations à disposition. On l'a compris, délaissant l'approche traditionnelle de type macro-économique, Siegenthaler reconstruit l'histoire à partir des trajectoires individuelles des acteurs. Il pousse l'explication jusqu'à intégrer dans son schéma la période de modernisation que connaît notre pays durant les années 1870–1880. C'est à ce moment-là selon lui que la «nation suisse» comme construction mentale trouve son historicisation de fait. La revue complète ce remarquable article par la présentation d'un livre récent du même auteur¹. Les lectures critiques d'un historien, Jakob Tanner, et d'un politologue, Ruedi Epple-Gass, donnent toute la mesure d'une œuvre majeure de l'histoire économique suisse. Sur orbite grâce à Siegenthaler, ce dernier numéro de *Traverse* augure favorablement de la suite de l'entreprise qui devra surmonter impérativement ses quelques maladies d'enfance si elle compte se profiler véritablement parmi les phares de la production intellectuelle helvétique.

François Walter, Genève

¹ Hansjörg Siegenthaler: *Regelvertrauen, Prosperität und Krisen. Die Ungleichmässigkeit wirtschaftlicher und sozialer Entwicklung als Ergebnis individuellen Handelns und sozialen Lernens*. Tübingen, 1993.

Allgemeine Geschichte / Histoire générale

Peter Blickle (Hg.): **Der Fluch und der Eid. Die metaphysische Begründung gesellschaftlichen Zusammenlebens und politischer Ordnung in der ständischen Gesellschaft**. Berlin, Duncker & Humblot, 1993. 145 S. (Zeitschrift für historische Forschung, Beiheft 15).

Das vorliegende Bändchen enthält drei Beiträge, die auf dem deutschen Historikertag 1992 als Vorträge gehalten und für den Druck erweitert worden sind. – André Holenstein, «Seelenheil und Untertanenpflicht. Zur gesellschaftlichen Funktion und theoretischen Begründung des Eides in der ständischen Gesellschaft» (S. 11–63), zeigt auf, wie der Eid im frühneuzeitlichen Staat, gerade auch in der Auseinandersetzung mit häretischen Gruppen wie den Wiedertäufern, zu einem eigentlichen «sacramento del potere» (Paolo Prodi) wurde, wie dieses «Sakrament der Macht» mit Schwurhand- und Weltgerichtsdarstellungen in Gerichtsräumen und Ratshäusern sowie Meineidsagen und -exempla popularisiert und wie der Eid schliesslich durch die aufklärerische Kritik als «tortura spiritualis» (Kant) entkräftet wurde. – Heinrich R. Schmidt, «Die Ächtung des Fluchens durch